

PRÉSENTATION

Ernesto Cardenal s'est toujours senti poète mais rien ne le prédisposait à jouer un rôle éminent tant dans la lutte contre la dictature somoziste que dans la politique culturelle du gouvernement sandiniste (1979-1990). Dieu et les hommes en ont décidé autrement.

Né en 1925 dans une famille aisée de la bourgeoisie commerçante du Nicaragua, il a passé une enfance choyée et heureuse à León dans la grande maison de la tante Trinidad qui hébergeait ses parents, ses frères et sa sœur.

« Je vivais dans une grande maison à côté de l'église San Francisco avec un vestibule où se trouvait une inscription : Ave Maria et des couloirs rouges en brique et de vieilles tuiles rouges. »

Il y a été bercé par les histoires et les souvenirs fabuleux de la tante Trinidad et, sous les vérandas ou dans les patios, il écoutait son père lui lire les poèmes du grand poète national, enterré dans la cathédrale de la ville, Rubén Darío, qui le fascinaient bien que son jeune âge l'empêchât d'en saisir le sens.

À l'heure du collègue, il est retourné dans sa ville natale, Granada, pour étudier chez les Jésuites. Il passait là de longues heures à rêver au bord du lac Nicaragua et étudiait sous la férule de professeurs respectés dont un poète, le père Ángel Martínez. Que ce soit à Granada ou chez lui, à Managua, il a toujours été en contact avec de nombreux artistes et poètes, plus particulièrement avec son oncle, le poète José Coronel Urtecho qui exerça sur lui une influence certaine et avec qui il publiera plus tard une *Anthologie de la poésie nord-américaine* (1963).

Après le collège jésuite, il a poursuivi ses études supérieures à l'Université Autonome de Mexico, puis à la Columbia Uni-

versity à New York, où il a étudié les Lettres. Que ce soit au Mexique, aux États-Unis ou lors de ses voyages en Europe, il a toujours cherché à entrer en contact avec les poètes du lieu et a souvent établi avec eux des liens d'amitié, par exemple avec son aîné, le poète espagnol León Felipe, exilé à Mexico.

Très tôt, il a commencé à écrire et sa principale source d'inspiration était la recherche de l'amour qu'il poursuivait à travers « les jeunes filles en fleurs », au Nicaragua mais aussi pendant ses séjours à l'étranger. Une quête frénétique qui a pris un tour nouveau le 2 juin 1956, à midi, lors d'une brutale expérience mystique qui lui a fait comprendre que l'amour des jeunes filles n'était que le pâle reflet de l'amour total, l'amour de Dieu.

Abandonnant la vie sans souci de la jeunesse dorée de Managua, il choisit d'entrer dans l'ordre religieux le plus strict, les Cisterciens. Il va ainsi passer un an au Monastère de N.-D.

de Gethsémani, dans le Kentucky. Le hasard – ou plutôt pour lui la Providence – a fait que le Maître des Novices de l'époque n'était autre que le poète Thomas Merton avec lequel il établit des relations de confiance et d'amitié qui perdureront après son départ de la Trappe (pour raisons de santé). Ce séjour lui permettra d'écrire, grâce aux notes prises pendant son noviciat, *Gethsémani, Ky* (1960) et *Psaumes* (1964).

En accord avec Thomas Merton, il envisage la fondation d'une communauté monastique d'un esprit nouveau au Nicaragua. C'est pourquoi, après un temps de réflexion au célèbre monastère expérimental dirigé par le Prieur Gregorio Lemercier, le Monastère Sainte Marie de la Résurrection, à Cuernavaca (Mexique), il part faire ses études de théologie au Séminaire pour vocations tardives de La Ceja (Colombie). Pendant son séjour à Cuernavaca, il a vu publier ses premières œuvres, ses *Épigrammes* et son *Heure 0*, un long poème épique

sur l'histoire du Nicaragua. Il y a aussi connu et fréquenté plusieurs poètes *beat* des États-Unis. En Colombie, il a découvert la vie des indiens, se penchant sur leur passé et visitant certaines communautés. Un recueil en est né en 1969 : *Hommage aux indiens d'Amérique*.

Ordonné prêtre à Managua le 15 août 1965, il obtient l'autorisation de fonder sa communauté monastique dans une île de l'archipel de Solentiname (Lac Nicaragua). Dans cet endroit encore presque vierge, il a fallu tout construire, et inventer une sorte de communauté religieuse idéale reposant sur les notions d'égalité et de justice propices à l'avènement du Royaume de Dieu. Les paysans et les pêcheurs de ces îles ont participé à ce projet. Les commentaires des messes du dimanche, faits par les fidèles eux-mêmes, sont ancrés dans la réalité quotidienne et constituent une relecture actualisée de la Bible (*El Evangelio de Solentiname*, 1975). Peu à peu l'apostolat d'Ernesto Cardenal

s'inscrit dans ce grand mouvement latino-américain de la Théologie de la Libération. L'amour de Dieu est indissociable de l'amour des hommes.

Parallèlement, Ernesto Cardenal ne s'était jamais désintéressé, au cours des années antérieures, de la situation politique du Nicaragua. Dans ce pays, comme dans presque tous les pays d'Amérique Centrale, tous les postes de commande étaient (et sont souvent encore) entre les mains d'une oligarchie dont les membres se connaissent tous, s'accordent pour conserver pouvoir et richesses mais divergent sur la manière de diriger le pays. Depuis l'Indépendance, la lutte s'exerce entre Libéraux et Conservateurs, les villes choisissent leur camp, León la rebelle s'oppose à Granada la conservatrice. La fracture passe souvent à l'intérieur des familles et a provoqué des affrontements dramatiques avant et après la victoire sandiniste, une période qui n'a fait que reprendre et exacerber cette division nationale entre

tenants du conservatisme et du libéralisme politiques. Admirateur du Général Sandino, l'homme qui, en 1933, avait chassé du pays les troupes américaines appelées en renfort par les Conservateurs au pouvoir, Ernesto Cardenal commence le troisième tome de ses Mémoires (*La Révolution perdue*) par ces mots :

« Je peux le dire: bien avant que n'existe le Front Sandiniste, dès mon adolescence, j'étais sandiniste. »

Tout jeune, il s'était rangé dans l'opposition à la dictature d'Anastasio Somoza, puis de ses deux fils. Il était l'un des responsables d'un groupe de jeunes étudiants, l'UNAP, et a participé à ce titre au soulèvement manqué d'avril 1954, ce qui l'a amené à rester caché pendant un certain temps pour échapper aux représailles.

Mais la véritable politisation d'Ernesto Cardenal ne verra que plus tard. Le FSLN (Front Sandiniste de Libération Nationale) avait été fondé par des révolutionnaires, presque tous marxistes, le 23 juillet 1961. En tant que chrétien, Cardenal peinait à se sentir proche de ces athées. Pendant sa période de Solentiname, il s'est néanmoins laissé approcher par un des fondateurs du FSLN, le Commandant Tomás Borge, pressentant sans doute que la victoire contre la dictature somoziste ne pouvait passer que par les sandinistes. Il a peu à peu découvert que la seule chose qui le séparait d'eux était la croyance en Dieu. Il a progressivement pris conscience que ce que les marxistes appelaient révolution était ce que lui appelait de ses vœux : la réalisation du Royaume de Dieu sur terre. L'élément décisif de son évolution a été un premier voyage dans la Cuba révolutionnaire. Dans le récit qu'il en fait dans ses *Mémoires*, il n'occulte pas les dysfonctionnements du système

castriste mais rejoint les sandinistes dans leur désir de suivre le même chemin révolutionnaire. Beaucoup d'autres chrétiens nicaraguayens, de gauche et de droite, vont effectuer le même cheminement. Cette union entre marxistes et chrétiens constitue sans doute la grande originalité de la révolution sandiniste.

Ainsi, Ernesto Cardenal n'hésite pas à se réclamer du marxisme, notamment sur le plan historique, d'autant que pour lui, « *le marxisme a tiré parti du christianisme. Marx croyait que le communisme délivrerait l'humanité de toute mythologie religieuse mais ce qui s'est produit au Nicaragua, c'est que le christianisme révolutionnaire a débarrassé le marxisme de sa mythologie religieuse. L'amour du prochain pratiqué dans le nouveau Nicaragua par la révolution a fait que de très nombreux chrétiens conséquents avec eux-mêmes ont été séduits par elle. Le mot Révolution était celui qu'on entendait le plus au Nicaragua et ce n'était pas qu'un mot, c'était une réalité: un changement de mentalité, une*

transformation du pays et le début de l'avènement d'êtres nouveaux et d'une société nouvelle. » (*La Révolution perdue*, p. 313.)

Mais quand il chante le communisme dans ses poèmes, il se réfère non à un parti politique, quel qu'il soit, mais à la doctrine marxiste qui, dans son esprit, peut contribuer à la réalisation du Royaume de Dieu sur terre. Bien qu'il ait fini par rejoindre le FSLN après maintes hésitations, bien qu'il soit devenu ambassadeur itinérant et porte-parole de ce parti avant la victoire, puis ministre de la Culture après la victoire, Ernesto Cardenal n'a jamais été homme de parti, trop soucieux qu'il est de conserver la grande liberté des Enfants de Dieu. « *Bienheureux l'homme qui ne suit pas les mots d'ordre du Parti* », écrivait-il dans le premier de ses *Psaumes*. Et si, en 1994, il quitte le FSLN, avec d'autres responsables dont l'ancien vice-président, le romancier Sergio Ramírez, c'est pour rester fidèle à l'esprit et à la pureté de la Révolution sandiniste.